

laisser personne visiter les papiers de Sa Majesté sans un ordre du roi." La permission d'étudier ces documents fut accordée à Evelyn, au Dr Gilbert Burney et à Roger le Strange.

Mais comme exemple de la sévérité avec laquelle on veillait sur les papiers de l'Etat, nous lisons qu'en 1775, lord North, alors premier ministre, sollicita l'approbation du roi pour pouvoir examiner toute la correspondance dans le bureau des Archives. A présent, toutes ces restrictions n'existent plus, et il n'est pas plus difficile de faire des recherches dans les papiers d'Etat que de consulter un volume dans la bibliothèque du Musée Britannique.

D'après des dates aussi exactes qu'il était possible de se les procurer, prises de ces documents, M. Ewald a arrangé quinze récits, tous tirés, sauf un, des différentes époques de l'histoire d'Angleterre. Hélas ! pour qui a reçu son éducation il y a cinquante ans, que de croyances historiques, acceptées par eux avec la plus grande foi, doivent être détruites ! Les limites gravées dans leur jeune intelligence doivent être effacées, et la mappe historique est à refaire. Freeman, Canon, Stubbs, Longman, Gairdner, ont changé tout cela et fait luire sur l'histoire une nouvelle lumière. Ce ne sera pas sans peine, cependant, que l'on croira que le roi Hal n'était pas un brigand, mais qu'il possédait toutes les vertus domestiques ; ou que la reine Elizabeth, au lieu d'être aussi illustre que virgine, n'était qu'une hypocrite, avare et vaniteuse. Le duc de Cumberland était-il un gentilhomme plein de bonté et de charité, qui n'eut aucune part aux massacres de Culloden, où le stigmata attaché à son nom n'est-il dû qu'aux libelles Jacobites ?

Prenons la vie plus récente de Henri V, mieux connu de nous, parce que les œuvres de Shakespeare l'a popularisé. Fut-il un écervelé, un mauvais fils, un prodige ? Est-il vrai cet incident que l'on raconte qui se serait passé entre un juge et lui, qu'un de ses favoris ayant été accusé, il se rendit à la Cour et, de ses propres mains, le mit en liberté ? Et le beau discours que fit alors le juge ? Qui a lu Shakespeare sait quel intérêt dramatique le poète a tiré de cette scène. M. Tyler nous fait voir qu'il n'existe aucune preuve que ce fait soit vrai. Il fut raconté pour la première fois lorsque Henri VIII était sur le trône depuis vingt ans déjà, un siècle et demi après l'époque où il se serait passé. En 1534, un sir Thomas Elyot écrivit un livre intitulé le *Gouverneur*, qu'il dédia au roi, et dans lequel il raconte l'histoire de Henri V et du vieux juge, mais il ne s'appuie sur aucune autorité et n'en réfère à aucun contemporain. "Cependant, les compilateurs, avec la crédulité qui les distingue, ont accepté ce récit comme parole d'évangile, et l'ont répété les uns après les autres, sans examen et sans hésitation." Aussi, sir Robert Walpole disait-il avec son scepticisme : "Lisez-moi autre chose que de l'histoire, car elle est pleine de mensonges." Si Gascoigne était le juge insulté par le prince, celui-ci ne lui garda pas rancune lorsqu'il fut roi, et le juge ne fut pas déposé. Au contraire, nous voyons que lorsque Gascoigne prit sa retraite, Henri V lui accorda une petite pension pour le reste de sa vie.

La scène de la chambre de Henri IV (acte 4ème, scène 4ème), quelque frappante que l'ait faite l'immortel poète, ne paraît reposer sur aucun fait positif. Il paraît tout probable que le vieux roi et son fils vivaient en excellents termes, que dans tous les actes de conseil, le nom du fils était toujours joint à celui de son père, et que les derniers jours du roi furent adoucis par le dévouement et l'affection du prince. Il ne paraît pas avoir existé un seul moment de mécontentement entre eux, car dans les papiers d'Etat de 1409 à 1412 (Henri IV mourut en 1413), on trouve toute une série de donations et de mandats, avec des instructions au prince qui font voir que des affaires confidentielles lui étaient données en soin. "Henri de Monmouth passe, dans l'histoire, pour le fils du roi le plus dissipé et le plus prodigue, et jusqu'à son accession au trône, on ajoutait foi à tout ce qui lui était défavorable." Mais l'évidence historique la plus absolue fait voir que le prince Hal était brave et honnête, et que l'on pensait mal de lui par oui-dire. Shakespeare n'avait en vue que de faire un beau drame ; il ne puisa que dans les sources ordinaires d'informations ; il n'était pas obligé de les vérifier.

L'histoire de la captive de Castille, de Jeanne, fille du roi Ferdinand et de la reine Isabelle d'Espagne, est un des plus curieux épisodes que l'on puisse lire dans l'histoire. Jeanne était-elle folle ou non ? Voilà la question. Toute l'admiration que l'on a eue jadis pour les vainqueurs des Maures d'Espagne serait, paraît-il, de l'admiration mal placée. D'après les nouveaux historiens, il n'y a jamais eu de plus grand fourbe que Ferdinand. Et quant à Isabelle, c'était une détestable bigote. "Certains historiens en ont fait la plus dévouée et la plus pieuse des femmes, dévouée à l'Eglise et à ses enfants. Et pourtant jamais on ne peut être plus vindicative et moins scrupuleuse qu'elle, en dépit du masque religieux qu'elle essayait de porter. Elle imposa à ses sujets les taxes les plus exorbitantes, et toujours elle fut sans miséricorde, se livrant à la haine spontanément et sans aucun motif qui la justifiait." Il était connu de bien des gens qu'Isabelle mourut exécrée, et que sous

les fenêtres mêmes de son palais de Medina del Campo, au moment où elle rendait le dernier soupir, le Maire, au milieu des cris vengeurs de la multitude assemblée là, déclara "que son âme était allée tout droit en enfer à cause de la cruelle oppression qu'elle avait exercée contre ses sujets."

C'est d'une telle mère que Jeanne la Folle reçut son éducation. Volontaire par nature, n'approuvant pas les horreurs de l'Inquisition, il paraît qu'elle a été punie comme manquant de religion, car, d'après un document publié par Bergenworth, il est certain qu'on lui a fait subir le châtement *premia*, torture qui consistait à élever la victime en l'air au moyen d'une corde, avec des poids énormes attachés à ses pieds. Plus tard, Jeanne, la proie des chercheurs de dots, fut mariée à l'archiduc Philippe. "Il lui vola son douaire, la priva même du nécessaire, et gaspilla de grandes sommes pour satisfaire ses viles passions. L'abandon et la misère affaiblirent sa santé. Comme héritière de Castille, elle n'inspirait à son père, à sa mère, et à son mari que le désir d'être débarrassé d'elle. Mais si le roi et la reine d'Espagne convoitaient cet héritage, son abject mari le convoitait aussi. La conséquence de tout ceci fut qu'après la mort d'Isabelle, sa mère et de Philippe, son mari, Charles V trouva que ce qu'il y avait de mieux était de la faire passer pour folle. Il n'est pas improbable que vers la fin de sa vie, Jeanne fût privée de sa raison, mais on employa, pour obtenir ce résultat, les moyens les plus horribles. Entre les murs jaunâtres d'une triste demeure, près du village de Simancas, mourut la pauvre Jeanne. "Reine, elle ne régna jamais ; fille, elle ne connut ni l'amour d'un père, ni les soins d'une mère ; épouse, elle n'eut aucun bonheur domestique ; mère, elle trouva en son premier-né un ennemi acharné."

Le récit intitulé : *Une princesse du temps*, raconte les premières années de "Queen Bess"—la reine Elizabeth d'Angleterre—et ses coquetteries (pour ne pas dire plus) avec le lord Amiral. Les documents nouveaux n'éclaircissent pas complètement le mystère de cette intrigue. Lorsque Elizabeth fut questionnée là-dessus par sir Robert Tyrwhit, elle se défendit avec vigueur, et ne voulut rien avouer. Mais lorsque lord Sudley fut exécuté pour cette folie, Elizabeth fut accablée et refusa toute consolation. M. Ewald écrit :

"Une femme orgueilleuse et impérieuse qui avait donné son cœur à un homme et qui lui avait laissé prendre des libertés qui ne se doivent pas permettre ; qui avait vu son amant arraché de ses bras et condamné à une mort ignominieuse, pouvait bien être incapable d'effacer de sa mémoire un pareil événement et refuser d'être consolée par l'amour d'un autre homme."

La *Camden Society* a publié un *livre de dépenses* de cette princesse, et on y voit qu'à dix-sept ans elle jouissait d'un revenu de £30,000, ce qui devait, en 1550, rapporter six fois autant. "Elle était servie par treize gentilshommes, à qui elle donnait chacun 40 shelings et un habit. Ce cadeau n'était pas luxueux, puisqu'il ne lui coûtait que £7. 15s. 8d. Quelques items sont vraiment curieux ; ainsi, pour avoir fait deux corsages à Sa Grâce, 12d ; doublure, 15d ; soie, 4d." Un inventaire de sa garde-robe, lorsqu'elle avait 68 ans, fait preuve de sa passion pour la toilette. La reine avait alors 99 costumes de cérémonie, 103 robes françaises, 100 robes à traînes, 136 corsages, 128 tuniques, 96 manteaux et 85 peignoirs. A sa mort, deux ans plus tard, on trouva 3,000 articles de toilette chez elle. Son instituteur Ascham n'est pas le seul qui nous prouve combien elle était intelligente et instruite. Elle parlait couramment le latin, elle lisait très bien le grec, connaissait la théologie, était une bonne mathématicienne, une bonne musicienne, et elle écrivait d'une manière exquise, ce qui était un talent rare de son temps.

Le récit suivant, *l'Invincible Armada*, est comme un supplément au règne d'Elizabeth. Quoi qu'avare à l'excès, faisant mourir de faim ses braves marins, car beaucoup moururent, non pas par les armes espagnoles, mais par le manque de pain et de viande, cependant, dans sa lettre contre Philippe, elle eut toute l'audace d'une Tudor. "C'est trop triste, écrit Howard, de voir mourir si misérablement des hommes qui avaient servi si vaillamment. Les papiers d'état de 1588 font voir qu'Elizabeth économisait autant que possible sur la nourriture." Par toute la correspondance de cette époque, on voit que "rien ne peut surpasser la patience et la bonne volonté des soldats et des marins : "pour l'amour de Dieu, envoyez-nous des provisions, envoyez-nous de la poudre, envoyez-nous de l'argent, des vêtements et quelque chose à boire, ou nous serons trop faibles pour nous battre (26 juillet 1588)." C'est Drake lui-même qui a dit que la reine serait capable de risquer un royaume pour ne pas perdre un peu de monnaie. Les éléments contribuèrent à la perte des vaisseaux espagnols, autant que les navires anglais, car de toute cette magnifique flotte partie de Lisbonne, 56 seulement revinrent d'Espagne, et ils avaient été tellement endommagés par les boulets anglais et secourus par de terribles tempêtes, que quelques-uns sombrèrent à l'entrée du port. D'autres contrées ont survécu à de semblables désastres, mais l'Espagne, après avoir été la plus grande nation de l'Europe, perdit tout son prestige à la

fin du seizième siècle, après la défaite de l'Armada par Howard et Drake.

Le volume de M. Ewald (1) présente tant de faits nouveaux, et il est si bien écrit, si intéressant, qu'il peut être recommandé à tous ceux qui veulent étudier l'histoire. Il peut renverser quelques idées préconçues, mais les livres de cette espèce ont une grande valeur, parce qu'ils sont opposés à l'ancienne méthode, tendant heureusement à disparaître, de faire de l'histoire un roman, d'assigner des rôles aux différents caractères historiques, comme s'il s'agissait d'écrire un drame et une narration simple et vraie des événements passés.

DAVID TÉTU

ET

LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN

ÉPISODE DE LA GUERRE AMÉRICAINE

1864-1865

(Suite)

XX

Nos lecteurs ont déjà fait connaissance avec le jeune *raider*, dont le beau caractère et l'attitude martiale avaient produit une si profonde sensation, lors du premier procès.

Collins était un charmant militaire, actif, grand de taille, brun de figure, aux traits réguliers encadrés d'une magnifique chevelure noire. Fils d'un ministre baptiste, il professait la religion de son père. D'une intelligence élevée, il était fort instruit et d'une conversation aussi intéressante qu'enjouée.

Scott était un soldat d'une autre nature, non moins instruit que son compagnon. C'était l'officier élégant, causeur, l'ornement des salons et le favori des dames. D'une stature aussi élevée que celle de Collins, mais plus svelte, avec un teint clair et des cheveux d'un blond châtain, il n'avait pas l'apparence virile de son compagnon, quoiqu'il eût donné, en maintes circonstances, des preuves de l'énergie de son caractère, de son courage et d'une capacité peu ordinaire pour supporter les fatigues de la guerre.

Quant à Bruce, il était d'une taille moyenne, également instruit et distingué, brisé à la vie militaire et doué, comme ses deux compagnons, de rares agréments de société.

Le quatrième des *raiders*, Doty, jeune homme d'une taille au-dessous de la moyenne et grêle de formes, mais doué d'une force physique qu'on n'aurait pas soupçonnée au premier abord, était le seul dont la physionomie, l'éducation et les manières n'offrirent rien de remarquable. Il avait toute la fougue et l'impétuosité de la jeunesse.

Il suffisait de considérer un instant ces quatre *raiders* pour se convaincre qu'ils étaient rompus à toutes les fatigues et à tous les dangers de la guerre. Evidemment les organisateurs de l'affaire de Saint-Alban avaient fait choix, pour ce hardi coup de main, des hommes d'élite de l'armée confédérée.

Les quatre *raiders* partirent sans accident de Montréal, munis d'excellents chevaux et de conducteurs prudents et expérimentés.

Ils mirent peu de temps à faire ce long et fatigant voyage, en suivant la rive sud du fleuve.

Déguisés en *habitants*, portant pantalons et capots d'étoffe du pays, bottes sauvages du rouge le plus pur, ils purent éviter les perquisitions dangereuses et ils arrivèrent sains et saufs à Saint-Nicolas, près de Québec, où ils se reposèrent, pendant deux jours, des fatigues de ce pénible trajet.

N'ayant aucune nouvelle de leurs amis de Québec et craignant d'en recevoir de leurs ennemis, ils étaient loin d'être sans inquiétude ; aussi ne voulant pas compromettre leurs chances de salut, ils se remirent en route malgré une effroyable tempête de neige et entreprirent de traverser le fleuve sur le magnifique pont de glace qui s'était formé cette année-là devant la ville.

Lorsque David eut appris le départ des *raiders* de Montréal, il se rendit souvent à l'hôtel Saint-Charles, lieu fixé pour le rendez-vous. Mais il en revenait toujours sans avoir aucune nouvelle. Enfin, un jour, il apprit que les jeunes confédérés étaient passés à Saint-Nicolas et qu'ils en étaient partis à quatre heures de l'après-midi.

Le soir venu, comme il n'avait encore rien appris des fugitifs, Tétu les crut égarés sur le pont au milieu de la tempête et prit le parti d'aller les attendre ou les rejoindre à l'hôtel Lizotte, au bout de l'île d'Orléans. Il s'y rendit, en effet, accompagné d'un citoyen de Montréal et d'un autre de ses amis, ceux-là même qui avaient fait partie du conseil tenu dans la rue d'Aiguillon. Il n'est pas sans intérêt de dire que ce dernier porte un nom bien connu dans les lettres canadiennes.

(1) *Stories from the State Papers*. By Alexander Charles Ewald, Boston.